

Un classique dans toute sa modernité *La Reine morte*

Solange Lévesque

Numéro 98 (1), 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (2001). Compte rendu de [Un classique dans toute sa modernité : *La Reine morte*]. *Jeu*, (98), 48–50.

SOLANGE LÉVESQUE

Un classique dans toute sa modernité

Pierre Rousseau avait demandé à Denise Guilbault de lui proposer une pièce pour la saison 2000-2001. La metteuse en scène avait gardé un souvenir intense de sa lecture de *la Reine morte*, alors qu'elle était adolescente. En la relisant quelques décennies plus tard, elle a rapidement compris que l'œuvre possédait encore en puissance tous les éléments nécessaires pour remporter les suffrages d'un public adolescent. Avec sa mise en scène de cette pièce d'Henry de Montherlant dont la création remonte à 1942¹, Denise Guilbault a effectué un vrai coup de maître. Sa *Reine Morte* contemporaine et chargée de sens a conquis les jeunes des écoles secondaires l'automne dernier au Théâtre Denise-Pelletier.

Pour comprendre la lecture qu'en a effectuée la metteuse en scène, il faut rappeler succinctement l'intrigue. Nous sommes au Portugal, « autrefois », c'est-à-dire au XV^e siècle. Pour satisfaire des intérêts politiques qui profiteront à son royaume, le roi Ferrante a choisi pour son fils Pedro l'infante de Navarre, une épouse qui apporterait dans sa dot des intérêts matériels non négligeables aux yeux du souverain. Mais le prince est amoureux d'une autre femme : Inès de Castro, qu'il a d'ailleurs épousée en secret un an plus tôt, et qui est enceinte de lui. Quand le roi rencontrera Inès, il ne sera pas insensible à son charme et à sa sincérité, mais cette sympathie est trop fragile, parce que peut-être basée seulement sur l'attraction qu'Inès exerce sur le roi. Aussi, dès qu'il apprendra qu'elle porte un enfant de Pedro, c'en sera trop pour lui. Non sans être conscient du combat qui se mène en lui-même, il se laissera convaincre par ses conseillers d'assassiner Inès. Vengeance inutile et triomphe de courte durée, puisqu'il mourra lui-même bientôt et que le prince devenu roi couronnera la « reine morte » de son cœur.

Ils étaient d'ailleurs très attentifs, les jeunes spectateurs, manifestement touchés par cette production où le rapport entre le roi Ferrante et son fils, le prince don Pedro, était mis en lumière de manière très intelligible, dans la bataille que mène le prince pour défendre le libre choix de l'objet de son amour. Si l'on en juge par leurs réactions, les embûches que le jeune Pedro rencontre dans ses rapports avec son père, sa manière de s'affirmer face à lui pour défendre l'amour

La Reine morte

TEXTE D'HENRY DE MONTERLANT. MISE EN SCÈNE : DENISE GUILBAULT, ASSISTÉE DE MANON BOUCHARD ; SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : MICHEL ROBIDAS, ASSISTÉ DE PIERRE-GUY LAPOINTE ; ÉCLAIRAGES : ÉRIC CHAMPoux ; MUSIQUE ORIGINALE : SILVY GRENIER. AVEC MARC BEAUPRÉ, ÉRIC CABANA, HUGUES FRENETTE, RENÉ GAGNON, GEOFFREY GAQUERE, NOÉMIE GODIN-VIGNEAU, LOUIS-OLIVIER MAUFFETTE, ISABELLE ROY ET JEAN RICARD. PRODUCTION DU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER, PRÉSENTÉE DU 27 SEPTEMBRE AU 21 OCTOBRE 2000.

1. La pièce a été montée trois fois au Québec auparavant. Voir à ce sujet le programme distribué par le TDP rédigé par Paul Lefebvre.



La Reine morte de Montherlant, mise en scène par Denise Guillbault au Théâtre Denise-Pelletier. Sur la photo : Noémie Godin-Vigneau et René Gagnon. Photo : Josée Lambert.

fois des instruments anciens et des citations du *Cantus à la mémoire de Benjamin Britten* d'Arvo Pärt, Silvy Grenier contribuait elle aussi à élever la pièce au-dessus d'une temporalité trop stricte.

En tant que metteuse en scène, on l'a vu dans plusieurs spectacles qu'elle a signés, Denise Guillbault accorde toujours une grande attention à la direction du jeu. Elle l'affirme dans une entrevue accordée à Paul Lefebvre, publiée dans le programme : la qualité des relations avec les acteurs et les actrices est centrale pour elle : « Je voulais [...] des gens avec qui je savais que je pourrais travailler dans l'harmonie. [...] Je veux créer une atmosphère où les acteurs peuvent se sentir à l'aise d'essayer, de se tromper, de recommencer et de réussir. » Aussi est-ce selon ses affinités qu'elle a déterminé sa distribution. Et l'interprétation était justement l'une des forces majeures de cette *Reine morte*. La langue de Montherlant, opulente et musicale, accomplit ce miracle de faire oublier qu'elle est, en fait, recherchée, travaillée et lyrique (sur ce point, on pourrait la comparer à celle de Victor-Lévy Beaulieu, non quant à sa nature mais quant au pouvoir qu'elle possède de créer une illusion parfaite de naturel dans des

passionné qu'il porte à Inès, ont renvoyé les jeunes au combat que mène tout adolescent et toute adolescente pour s'affranchir de l'autorité et des valeurs parentales, ainsi que pour affirmer leur propre désir. Denise Guillbault a précisément élaboré sa mise en scène en mettant en valeur le ressort de la pièce qui était le plus susceptible de les toucher.

Les costumes aux couleurs sobres de Michel Robidas – robe longue, justaucorps, pourpoints et hauts cols – situaient clairement l'action dans un passé lointain. La scénographie plus évocatrice que descriptive (signée également par Michel Robidas), par contre, utilisait principalement des filins de métal gris qui modelaient l'espace selon un rythme visuel résolument contemporain, s'éloignant de toute référence au siècle d'or espagnol. Les lignes tracées par les filins tendus en diagonale avaient pour effet d'accentuer l'espace en hauteur sur le large plateau du Théâtre Denise-Pelletier qui, comme celui du Théâtre Jean-Duceppe, paraît parfois trop vaste pour des scènes intimes. Dans sa conception d'une bande sonore où l'on pouvait entendre à la

dialogues où la poésie domine). Mais il faut à l'acteur un fond technique solide pour pouvoir se la mettre en bouche en s'appropriant ses accents et son style. On peut imaginer que Denise Guilbault a beaucoup travaillé dans une véritable collaboration avec son équipe, car le résultat est probant : on sent une cohésion, une vision commune chez tous les interprètes.

En roi Ferrante, René Gagnon s'est montré particulièrement brillant : capable de révéler la nature complexe et contradictoire de l'âme humaine ; à la fois vulnérable, sensible aux autres et ému devant les forces de la vie, ce personnage en proie à un vieillissement avec lequel il n'est probablement pas en paix se rebiffe quand il voit son fils construire à sa manière ce qui sera son univers affectif à lui, avec une femme de son choix. Il ne peut tolérer ce bonheur de Pedro, qui ne lui doit rien, et sur lequel il n'a pas la haute main. Le seul moyen qu'il a pour retrouver son autorité et conserver l'illusion de sa pérennité (moyen qu'il maquille sous des raisons d'État), c'est de détruire le bonheur de son fils en détruisant Inès, la femme qu'il aime, tuant paradoxalement du même coup la vie qui est en elle, sa première descendance, et perdant à la fois trois êtres chers. René Gagnon faisait ressortir avec beaucoup de nuances le compromis pathétique auquel ce personnage doit se soumettre. Hugues Frenette jouait le prince Pedro avec suffisamment de fougue et de conviction pour que le public, autant adulte que jeune, puisse croire en une passion authentique pour Inès, mais croire, surtout, dans le fait que le jeune prince ait suffisamment de force pour résister aux menaces paternelles. Dans le personnage de Inès de Castro, Noémie Godin-Vigneau était vraiment émouvante, justement parce qu'elle demeurait très sobre, se tenant à l'écart de toute expansion superflue. Au sein de cette distribution, on pouvait découvrir un jeune comédien prometteur qui faisait ses premières armes sur la scène du Théâtre Denise-Pelletier : Louis-Olivier Mauffette, qui jouait le premier ministre Egas Coelho.

[...] le résultat est probant : on sent une cohésion, une vision commune chez tous les interprètes.

Chaque fois que l'on se trouve devant une production d'un classique qui sait exposer avec clarté et authenticité des facettes de la psyché humaine, l'âge de la pièce, l'époque où elle se déroule, sa forme, son style, tous ces éléments s'estompent devant la force de sa portée. C'était le cas de cette *Reine morte*. **■**